

Dévoiler les apocryphes

●●● **Enrico Norelli**, Genève

Professeur à la Faculté autonome de théologie de
l'Université de Genève

Noël approche et l'imaginaire de la naissance de Jésus se présente encore une fois à notre esprit. Il est nourri des récits des évangélistes Matthieu et Luc, mais intègre de nombreux autres traits qui viennent des apocryphes. Ces textes, pour certains antérieurs au Nouveau Testament, apportent un éclairage essentiel sur l'Eglise primitive. Ils méritent d'être réhabilités.

Inutile de chercher chez Matthieu et Luc l'âne et le bœuf ou la grotte de la Nativité. Qui a dit que les mages étaient des rois et qu'ils étaient trois ? Ou qui, en pensant à la fuite en Egypte, ne voit pas la Vierge sur le dos d'un âne ? Tout cela et bien plus se trouve dans d'anciens écrits chrétiens, demeurés en dehors du Nouveau Testament mais qui ont puissamment contribué à forger nos représentations. Ils ont influencé de manière décisive la liturgie, la dévotion, la littérature et l'art figuratif. Ce sont les apocryphes.

Ce serait une erreur de confiner les apocryphes à une littérature qui brode à partir des textes canoniques, pour l'amour du merveilleux. Non. Nombre d'entre eux ont été écrits lorsqu'il n'y avait pas encore de Nouveau Testament ; certains sont presque aussi vieux que les évangiles devenus par la suite canoniques et, s'ils s'en sont inspirés, ils ne leur attribuaient pas encore une autorité exclusive, de sorte qu'ils pouvaient les modifier à partir d'autres traditions. Certains apocryphes nous mettent en présence de traditions plus anciennes que la composition de nos quatre Evangiles et quelques éléments pourraient même nous ramener à la toute première génération des croyants en Jésus.

Ainsi, les apocryphes peuvent d'un côté éveiller la curiosité un peu excitée de qui cherche dans le christianisme des vérités ésotériques, convaincu peut-être

que l'Eglise a toujours voulu les cacher... ; d'un autre côté, ils peuvent susciter quelques inquiétudes chez qui les voit menacer les frontières rassurantes du canon des Ecritures. De fait, ils ont toujours été inquiétants, mais ils méritent à présent leur place dans notre tableau des origines chrétiennes ainsi que dans la compréhension que nous avons de notre foi et de notre identité.

Un étrange destin

Leur désignation déjà a connu un étrange destin. Au II^e siècle, certains écrits lus dans des cercles chrétiens se définissaient eux-mêmes comme *apocryphes*, un mot grec signifiant « caché », car on admettait couramment que la révélation divine se communique en termes difficiles à comprendre. L'idée d'une tradition ésotérique de certaines doctrines chrétiennes n'était pas en soi « hérétique ». Pourtant, les groupes gnostiques légitimaient souvent leurs enseignements en se posant comme légataires d'une tradition secrète, communiquée par Jésus à certains disciples et parvenue jusqu'à eux, et qu'ils diffusaient à l'aide d'écrits « secrets ».

Le conflit qui aboutit à leur exclusion de la « Grande Eglise » amena à rejeter les traditions secrètes et à affirmer que seule est valable la doctrine publiquement en-

seignée dans les Eglises et garantie par les évêques, considérés comme les successeurs des Apôtres.

Les groupes dont les idées et les pratiques ne se conformaient pas à ceux définis comme principes fondamentaux de la foi chrétienne furent exclus et, avec eux, les livres qu'ils véhiculaient, qui finirent tous par être étiquetés d'*apocryphes*. Le mot changea alors de sens et devint synonyme de « faux », sens qu'il garde encore dans le langage courant.

En dehors de quelques rares exceptions, on associa apocryphe à « hérétique », et par là à « diabolique », et ce de manière particulièrement massive à partir du IV^e siècle, lorsque Athanase, évêque d'Alexandrie, en compilant la liste des livres canoniques, stigmatisa les apocryphes comme une invention tardive d'hérétiques qui essayaient de les faire passer pour « anciens ».

Critères de définition

Mais qu'est-ce qui définit un apocryphe ? On ne peut plus accepter le simple critère de l'exclusion de la Bible, sinon il faudrait inclure tous les écrits dits patristiques. On ne peut pas non plus les décrire comme des textes qui veulent imiter les livres du Nouveau Testament puisque beaucoup ont été composés avant même l'existence de celui-ci. D'ailleurs, malgré la tendance des biblistes modernes à les classer dans les mêmes catégories que celles qui composent le Nouveau Testament (évangiles, actes d'apôtres, lettres, apocalypses), ils n'y rentrent souvent qu'avec peine. Il ne

faut pas perdre de vue que le monde des apocryphes est tellement varié, qu'il serait vain, voire déroutant, d'essayer de les définir de manière trop précise ; de même qu'il est impossible d'en établir une collection exhaustive.¹

On peut relever deux caractéristiques d'un apocryphe. D'abord il s'agit d'un texte concernant Jésus, sa famille ou ses disciples, des personnages et événements issus donc d'un « temps des origines » qui coïncide à peu près avec la première génération et qui est considéré comme fondateur et normatif. Le récit du martyre de Pierre est ainsi rangé parmi les apocryphes, à la différence de celui du martyre de Polycarpe, évêque de Smyrne vers le milieu du II^e siècle.

Si tout le monde est d'accord sur ce critère, il n'est pas suffisant puisqu'il ne rend pas compte du fait qu'on considère comme apocryphe - à juste titre - les narrations de la Passion de Jésus contenues dans *l'Évangile de Pierre* ou dans les *Actes de Pilate*, mais pas celles d'autres auteurs approuvés par l'Église. Un deuxième critère semble donc nécessaire. Il concerne le mode de l'énonciation. L'apocryphe veut faire accéder son lecteur aux personnages ou aux événements des origines de manière « directe », autrement dit, sans se référer à la médiation des textes canoniques (par exemple en déclarant : « les évangiles rapportent que... ») ou à d'autres autorités considérées comme des intermédiaires nécessaires pour l'accès à ces origines (« saint Jérôme affirme que... »). Les apocryphes se présentent donc comme l'œuvre de personnes de la famille de Jésus (p. ex. Jacques, « le frère du Seigneur »), de disciples ou d'apôtres (*Évangile de Thomas, Apocalypse de Pierre...*) ou alors d'un auteur impersonnel, auquel cas les paroles et les actes de Jésus et des autres personnages sont rapportés de manière directe par

1 • Les collections d'apocryphes traduits rendent d'excellents services mais ne sont pas à considérées comme des « canons des apocryphes ». Ce serait une contradiction dans les termes...

un narrateur omniscient. Il est facile de voir que ces deux caractéristiques s'appliquent aussi aux textes du Nouveau Testament : les Evangiles de Marc et de Matthieu, par exemple, ont un narrateur impersonnel et omniscient.

En fait, tous ces écrits, canoniques ou non, revendiquent la même autorité (au moins durant les trois premiers siècles). Ce ne sont donc pas des éléments internes qui les distinguent, mais leur réception par la communauté ecclésiale, qui a accepté cette autorité pour les uns et l'a refusée aux autres.

Il ne s'agit pas ici de se demander si ce tri se justifie, mais de comprendre que les textes devenus apocryphes, en tout cas les plus anciens, témoignent de manière différente de la foi en Jésus, ainsi que des pratiques des groupes dans lesquels ils ont été composés, lus et transmis. Ils nous aident à découvrir que le premier christianisme était bien plus différencié que ce que nous laisserait croire le tableau irénique des Actes des Apôtres accueilli dans le Nouveau Testament, selon lequel, à l'origine, il y avait la communauté de Jérusalem, où les Douze, Jacques et leurs collaborateurs gardaient en plein accord le message de Jésus, et dont dépendait toute la diffusion ultérieure de la foi en Jésus. Les apocryphes montrent que très tôt après la mort de Jésus, sa figure et son œuvre ont été interprétées de diverses manières par ses adeptes, et que la mémoire de ce qu'il a dit et fait a subi de nombreuses élaborations en fonction des catégories mentales par lesquelles on a essayé de formuler son rôle d'envoyé divin, et par rapport aux exigences des communautés dans leur contexte social et culturel.

L'Evangile selon Thomas

Ainsi, l'*Evangile selon Thomas* ne ressemble en rien aux Evangiles canoniques qui contiennent des paroles de Jésus à l'intérieur d'une narration de son ministère, débouchant sur un récit relativement étendu de sa Passion, où se manifeste sa qualité de Fils de Dieu. Il s'agit d'une collection de 114 paroles de Jésus, introduites le plus souvent par « Jésus dit », quelques fois insérées dans un mince cadre narratif, mais sans aucune organisation chronologique ou narrative générale ; le récit de la Passion en est absent.

Une partie de ces paroles apparaît aussi dans les Evangiles canoniques ; d'autres peuvent être très anciennes et il n'est pas exclu qu'elles remontent parfois à Jésus lui-même. Il n'y aurait là rien d'étonnant car la tradition orale sur Jésus était vaste et n'est sans doute pas toute passée dans nos quatre Evangiles. Les paroles de l'*Evangile selon Thomas* sont formulées de manière à présenter le message de Jésus comme un appel à se séparer du monde extérieur et à rentrer en soi-même pour découvrir l'élément divin qui est en nous. Cette découverte constitue l'entrée dans le Royaume, qui n'est pas vu comme une entité future ou en train de se réaliser à l'échelle cosmique mais comme une possibilité présente de l'individu. La forme sapientiale de ce recueil confirme qu'il envisage le salut apporté par Jésus comme un enseignement qui indique à l'être humain un parcours ascétique lui permettant de s'unir intérieurement à la divinité. L'absence d'un récit de la Passion, mort et résurrection de Jésus, est probablement significative : le salut n'est pas lié à l'incarnation ni à la mort rédemptrice.

Tel qu'il nous est parvenu, l'ouvrage remonte vraisemblablement au II^e siècle, mais certains exégètes et historiens con-

sidèrent que le matériel est bien plus ancien et que ce portrait de Jésus serait historiquement plus fidèle que ceux des Évangiles canoniques : Jésus aurait été un maître de sagesse qui invitait à se tourner vers Dieu en court-circuitant les médiateurs institutionnels comme les prêtres. Cependant, l'élimination du Règne comme entité cosmique dont l'accomplissement est attendu dans un avenir proche ne semble pas convenir au milieu religieux de Jésus et n'explique pas la force de l'attente de son retour après sa mort chez ses premiers disciples.

Si l'*Évangile selon Thomas* ne s'intéresse ni à la naissance ni à la Passion, ces deux extrémités de la vie de Jésus ont particulièrement stimulé la composition d'autres apocryphes. L'*Évangile de Pierre* remonte probablement au milieu du II^e siècle. Il nous en reste une section relatant la Passion, depuis le lavement des mains de Pilate jusqu'au commencement d'un récit de la première apparition du Ressuscité en Galilée.

L'auteur de cet écrit ne connaît plus les circonstances historiques de la Passion : il impute la condamnation et la crucifixion de Jésus à « Hérode et ses juges », ce qui est totalement faux mais constitue un témoignage significatif de la tendance - déjà à l'œuvre dans les Évangiles canoniques et dominante dans cet écrit - à rejeter sur les Juifs la responsabilité de la mort de Jésus. L'auteur ne décrit pas les circonstances de la Passion sur le fondement d'une tradition plus ou moins fiable, mais s'inspire d'une série de passages bibliques que les premiers chrétiens avaient considérés comme des prophéties du destin du Christ : les épisodes sont racontés de manière à en rendre évident l'accomplissement.

2 • Fin du II^e siècle (n.d.l.r.).

Les évangiles *de Thomas* et *de Pierre* illustrent bien la précarité de notre connaissance des apocryphes : ils n'étaient connus que par quelques mentions chez des auteurs ecclésiastiques et des listes d'apocryphes, et c'est par hasard qu'on a retrouvé, entre la fin du XIX^e et le milieu du XX^e siècle, un exemplaire de chacun.

Protévangile de Jacques

C'est l'inverse qui s'est produit pour la *Nativité de Marie : révélation de Jacques* (titre de son manuscrit le plus ancien), mieux connu sous le nom de *Protévangile de Jacques*² que lui donna son premier éditeur en 1522. Cet apocryphe a connu plus de 150 manuscrits grecs (et de nombreuses traductions anciennes).

Il raconte la naissance miraculeuse de Marie de parents âgés, Joachim et Anne, et son enfance passée dans le Temple de Jérusalem depuis l'âge de trois ans. A douze ans, les prêtres la confient à Joseph, un vieillard veuf qui a des enfants adultes d'un premier mariage (les « frères » de Jésus dont parlent les Évangiles...) pour qu'il la garde intacte. Marie tombe enceinte par l'œuvre du Saint-Esprit, puis va visiter Elisabeth. Persuadé par un ange de ne pas la renvoyer, Joseph l'emmène avec lui à Bethléhem lors du recensement. En route, elle a les douleurs de l'enfantement et doit s'abriter dans une grotte. Joseph va chercher une sage-femme, mais à son retour la naissance a déjà eu lieu. La sage-femme constate que Marie est vierge et l'une de ses amies, survenue entre temps, se retrouve la main paralysée parce que, ne croyant pas à ce prodige, elle a voulu le vérifier personnellement (mais elle se repent et guérit). Le livre s'achève sur l'adoration des mages, le massacre des innocents et la fuite en Égypte.

L'auteur, qui n'a aucune idée des coutumes et de la géographie de la terre d'Israël, a connu les récits de la naissance de Matthieu et de Luc et s'est efforcé de les combiner entre eux, en y ajoutant des éléments tirés d'autres traditions ainsi que de sa propre créativité. Son but est vraisemblablement de prouver que Jésus est né d'une vierge (la condition est constatée à plusieurs reprises par des Juifs) et ainsi de contrer les accusations de naissance illégitime adressées par des Juifs à Jésus, documentées un peu plus tard mais qui ont pu débiter déjà au premier siècle.

Tout l'imaginaire de la famille, de l'enfance et de l'adolescence de Marie, qui a pris tant d'importance dans la liturgie, la dévotion et l'art, remonte à ce livre. Dans certaines Eglises d'Orient, ce récit est accueilli pratiquement au même niveau que les récits canoniques sur Jésus. Il a aussi exercé une immense influence en Occident par ses réécritures latines.

C'est encore dans des apocryphes que nous trouvons ce qui concerne l'assomption de Marie. Ces textes ne sont pas antérieurs au V^e siècle, mais on ne peut pas dire à quelle époque remonte l'idée qui les a inspirés.

Parmi les apocryphes, il y a aussi des récits de la mort de différents apôtres (des actes d'apôtres), devenus par la suite si importants dans la dévotion chrétienne. Chacun de ces livres est consacré à un seul apôtre ou, plus tard, à deux, et les cinq premiers grands actes, respectivement de Paul, de Pierre, d'André, de Jean et de Thomas, s'échelonnent entre le milieu du II^e siècle et le début du III^e. Leurs textes sont en grande partie perdus.

A lire

Nous n'avons pu mentionner ici que quelques apocryphes et donner une pâle idée de leur importance dans la tradition chrétienne. On reconnaît aujourd'hui qu'ils sont indispensables pour mieux comprendre les écrits devenus canoniques. En tous cas, ils nous dévoilent des formes de christianisme qui ont disparu.

Cependant leur intérêt n'est pas uniquement historique ou littéraire, même s'ils contiennent des pages admirables. Les apocryphes font de la théologie sur le mode narratif. Il suffit d'évoquer un épisode du *Protévangile* : au moment précis de la naissance de Jésus, tout l'univers s'arrête pendant un instant ; ce temps hors du temps est le lieu où le divin vient rencontrer l'humain.

Non seulement la lecture des apocryphes n'est pas dangereuse, mais elle est nécessaire car elle nous révèle d'autres visages du premier christianisme et nous explicite nombre de composantes de notre tradition chrétienne.³

Terminons avec une parole attribuée à Jésus dans l'*Évangile de Philippe* (§ 110), un apocryphe gnostique du II^e ou III^e siècle, qui nous laisse entrevoir le genre de perles à découvrir : « Celui qui est devenu libre par la connaissance est esclave par amour de celui qui n'a pas encore pu s'élever vers la liberté de la connaissance. Celle-ci les en rend capables parce qu'elle leur permet de devenir libres. L'amour n'enlève rien. Et comment pourrait-il enlever quoi que ce soit, lorsque tout est à lui ? Il ne dit pas "Ceci est à moi" ou "Cela est à moi", mais simplement "C'est à toi". »

E. N.

3 • On peut les lire en traduction française en deux volumes de La Pléiade, parus respectivement en 1997 et en 2005.